

FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA

(28 juin - 7 juillet 2024)

Neuf jours de cinéma, deux cents films, trois cent-sept séances... Dotée d'une programmation riche et éclectique, presque sans égale sur le territoire français, la 52^e édition du Fema (Festival La Rochelle Cinéma) a tutoyé son record de fréquentation, au-dessus des 91 000 entrées.

Sur le papier, le festival promettait d'être un grand cru, fort de son habituelle diversité, entre rétrospectives (Chantal Akerman, Marcel Pagnol, Natalie Wood), hommages (Françoise Fabian, Michael Haneke, Aktam Arym Kubat), restaurations et rééditions, avant-premières issues des festivals de Cannes, Berlin, Saint-Sébastien... Ne restait plus qu'à choisir dans cette offre copieuse, selon ses propres envies et intuitions.

Vendredi 28 juin

Dans la file d'attente de la cérémonie d'ouverture, on ne parle pas que de cinéma, à deux jours des législatives, mais l'heure est encore, un peu, à l'insouciance. Il est très difficile de choisir un film d'ouverture susceptible de plaire à un large public et *Miséricorde* d'Alain Guiraudie (sortie le 16 octobre) pouvait sembler un brin risqué. Toujours capable de surprendre, le cinéaste explore une voie particulière, avec sa manière de mêler tragédie et comédie avec un naturel désarmant, dans un contexte de désir homosexuel autant ludique que source de tension. Guiraudie joue avec le statut de ses personnages : flics, curé, veuve boulangère, les sortant de leur comportement attendu,

d'où le décalage irrésistible qui en résulte. *Miséricorde*, c'est un Guiraudie au meilleur de sa forme, et qui demeure un merveilleux directeur d'acteurs. Il suffit de voir ce qu'il réussit à faire avec le presque inconnu Jacques Develay et une Catherine Frot soudain réinventée.

Samedi 29 juin

Trois avant-premières aujourd'hui, dont deux déjà sorties depuis, à savoir *Les Témoins* de Jonathan Millet et *El profesor* de Benjamin Naishtat. À noter que ce dernier faisait l'objet d'un hommage qui permettait de voir ou de revoir ses œuvres précédentes, et en particulier *Rojo*. La troisième avant-première, *Baby*, est signée du Brésilien Marcelo Caetano. Entre prostitution et trafic de drogue, ce second long métrage ne tombe heureusement pas dans le voyeurisme, mais s'efforce de raconter un apprentissage de vie à la dure, et la recherche d'une figure paternelle, qui n'est pas incompatible avec celle des voies du désir. *Baby* n'est pas un film confortable dans son réalisme social assez abrupt, même si, çà et là, quelques trouées de tendresse, voire d'espoir, apparaissent.



Dimanche 30 juin

As *We Imagine as Light*, de Payal Kapadia (cf. n° 430), est le film le plus attendu du jour et affiche complet, laissant bien des déçus au dehors. Malgré un contexte peu propice à l'épanouissement des femmes dans la société indienne, que d'autres longs métrages ont souvent décrit, le ton du film est plutôt doux, contemplatif, et verse même dans l'onirisme dans sa dernière partie, située en Kerala, en bord de mer. Peut-être que là, la cinéaste perd un peu le fil, car si le film est clairement féministe, il l'est sans révolte apparente, cherchant davantage à s'approcher de ses personnages, avec bienveillance et parfois un peu d'opacité dans son déroulement. À découvrir les yeux grands ouverts et avec une attention de tous les instants.

Bien loin dans le temps et dans l'espace se situe *Maja, une épopée finlandaise* de Tiina Lymi. Adapté d'une saga littéraire qui ne comporte pas moins de cinq tomes, le

film ne manque pas de rebondissements, avec sa durée raisonnable de cent soixante minutes. C'était certainement l'un des défis de la réalisatrice que celui de ne pas seulement faire un film sans cesse en mouvement, au détriment de la psychologie de ses personnages, et principalement de celui de l'héroïne, que l'on découvre adolescente et que l'on ne quittera plus d'une semelle (formidable Amanda Jansson). L'épopée en question, située au XIX^e siècle, est certes finlandaise, mais sur une île isolée et inhospitalière où Maja et les siens vont tenter de survivre. Le film dresse les portraits de pionniers, loue les valeurs de la famille et fait parfois appel à des croyances païennes. Mais c'est au courage, à la détermination et surtout au caractère bien trempé de son héroïne que s'attache le film qui "fait" dans la belle image, sans ostentation, et une mise en scène relativement classique, qui rappelle un peu celle de Bille August.



Lundi 1^{er} juillet

Grand Tour de Miguel Gomes est dans l'ensemble très beau, avec la nostalgie du noir & blanc, mais est-ce normal d'aussi peu se passionner pour une intrigue à double détente, un voyage en Asie quelque peu fantasmé, au temps des colonies ? La deuxième partie est largement meilleure que la première, mais le mal est fait. Il y a des choses splendides dans *Grand Tour* et le film n'est jamais aussi passionnant que quand il se cantonne au premier degré, auprès de ses deux personnages principaux, et particulièrement son héroïne, que l'on a plaisir à accompagner dans son périple. Mais l'émotion n'est jamais vraiment au rendez-vous, la fascination devant un tel ouvrage dépendant, elle, de la capacité à oublier que, derrière l'illusionniste Gomes, se cache un artiste conceptuel et un théoricien

du cinéma qui privilégie la tête au cœur.

Toute une nuit de Chantal Akerman, nous a laissé aussi pensif et pas franchement séduit que devant les autres œuvres de la cinéaste belge. Mais la rétrospective qui lui est consacrée connaît un beau succès. Quant à *La Prisonnière de Bordeaux*, de Patricia Mazuy, sa relation incongrue "d'amies de parloir", et son duo majeur, composé de Hafsia Herzi et d'Isabelle Huppert, fonctionnent à la perfection, la première aussi impeccable que d'habitude et la deuxième, au sommet de son art, indépassable dans un rôle riche en nuances et en ironie.

Mardi 2 juillet

Crossing Istanbul, de Levan Akin, joue la carte de la bienveillance vis-à-vis de l'ensemble de ses personnages, et cette tendresse, presque

naïve, contribue à l'intérêt d'une œuvre qui explore un monde marginalisé mais très vivant, à l'écart des routes touristiques. Quelques pointes d'humour et d'insolence entre les deux protagonistes principaux ajoutent encore à ce morceau d'humanité que le cinéaste voit peut-être d'un œil un peu trop optimiste, évacuant tout sordide de sa palette et évitant dans le même temps de se complaire dans un exotisme malsain.

Vers un pays inconnu, de Mahdi Fleifel, se situe à Athènes, où transigent deux Palestiniens. La première partie du film joue avec efficacité la carte du réalisme social, posant la question de la fin justifiant (ou non) les moyens, puisque les exilés sont prêts à tout, au-delà de la légalité, pour financer leur futur voyage. Changement de ton et surtout de rythme dans la seconde partie, qui

s'oriente alors vers le thriller. Le cinéaste ne perd pas son savoir-faire pour autant, mais le film devient davantage passe-partout, en dépit de ses enjeux vitaux.

Pas de comédie pyrénéenne, cette fois-ci pour Arnaud & Jean-Marie Larrieu, avec *Le Roman de Jim*, mais un mélodrame jurassien. Cette adaptation littéraire prend toute son ampleur dans un récit qui affiche le plus pur esprit romanesque. La beauté des paysages naturels est présente, comme toujours chez les réalisateurs et, malgré une mise en scène un peu en deçà de leurs productions précédentes, le film s'avère continuellement passionnant, joliment agencé autour du sujet de la famille, en général, et de la paternité, en particulier. Celle-ci est abordée dans tous ses états, dans un scénario clair, débarrassé de toute impureté, qui ménage de larges moments de ten-



Sara Giraudeau, Karim Leklou, *Le Roman de Jim* (Arnaud & Jean-Marie Larrieu, 2024)

dresse, d'humour et de drame. Le personnage le plus étoffé et le mieux écrit est celui de Karim Leklou, lequel excelle dans un rôle où l'on retrouve son charisme doux et moins son habituelle étrangeté, qui n'était pas requise pour la bonne compréhension de son caractère.

Last Shadow at First Light, de Nicole Midori Woodford, est construit autour du traumatisme japonais du tsunami de 2011. Ce qui intéresse la réalisatrice singapourienne, c'est le sentiment de culpabilité des vivants, qui n'ont pas pu ou pas su protéger leurs proches. Le thème est traité de manière délicate et sophistiquée et peut-être un peu trop alambiquée et opaque, même si l'initiale brume scénaristique du film se lève peu à peu, fort heureusement, au fil des minutes. Reste que nombre de situations sont flottantes, tant il est souvent difficile de faire la différence entre scènes réalistes et oniriques.

Mercredi 3 juillet

La belle rétrospective consacrée à Marcel Pagnol nous a permis de découvrir la version 1950 de *Topaze*. Constatant le manque de réussite de ses longs métrages de l'immédiate après-guerre, *Nais* et *La Belle Meunière*, l'écrivain-cinéaste est revenu à cette œuvre de jeunesse, avec Fernandel dans le rôle-titre. Ce film, le plus cynique et le moins méridional de Pagnol, est sans doute plus inspiré dans sa première partie, avec un comédien au sommet de son art, que dans sa deuxième, où le monde des affaires (parisien ?) en prend pour son grade, sans beaucoup de nuances. Sans être un sommet,

Topaze est riche en scènes enlevées et c'est un plaisir d'entendre un français aussi riche, usage de l'imparfait du subjonctif compris.

Face au *Royaume*, de Julien Colonna, l'étoile du film de Thierry de Peretti *À son image* pâlit assez cruellement, si l'on tient absolument à comparer ces deux productions corses. Les deux mettent en avant une jeune femme, mais autant le portrait contenu dans le premier est touchant et limpide, malgré la complexité du rôle, autant le second tourne au flou, le film entendant également parler d'une époque précise dans l'histoire de l'île de beauté, sans réussir à le faire clairement et de manière à susciter l'intérêt. La voix off, souvent pompeuse, n'arrange vraiment rien à l'affaire, qui semble faire preuve d'une fausse humilité.

L'Iranien *Mon gâteau préféré*, de Maryam Moqasdam & Behtash Sanaeiha, raconte la rencontre inopinée de deux "jeunes gens" solitaires de 70 ans, rencontre qui paraît paraître anodine si elle ne se déroulait dans un pays où les plaisirs de la vie sont en grande partie interdits, sans parler de la lamentable condition des femmes. Les deux héros du film n'ont plus beaucoup d'années à vivre et ils entendent profiter de leur affection toute fraîche en buvant du vin ou en dansant joyeusement. Et on les accompagne volontiers dans cette éphémère jouissance d'automne.

Jedi 4 juillet

Black Dog, de Guan Hu, situé dans une ville aux confins du désert de Gobi, c'est-à-dire presque nulle part, ne lésine pas sur l'ambiance



sépulcrale, accentuée par la prolifération de chiens errants. Avec son héros quasi mutique, le film prend parfois des allures de western italien dans un décor post-apocalyptique. Cette œuvre étrange et très stylisée s'essaie parfois à l'humour, mais le récit a quand même tendance à s'éparpiller avec moult effets symboliques. Pour qui estime que la qualité de Jonás Trueba est quelque peu surévaluée, *Septembre sans attendre* constitue plutôt une bonne surprise et pourrait même plaire aux nostalgiques de certaines œuvres emblématiques du Woody Allen de la grande époque. L'aspect répétitif, quasiment en boucle, du film, qui est évidemment volontaire, fait partie du charme discret de cette comé-

die madrilène autour du couple et de sa rupture, qui pourrait donner lieu, ou pas, à une célébration, au grand dam de la majorité des proches des futurs ex.

Langue étrangère, de Claire Burger, va au-delà d'un simple récit d'apprentissage, en version franco-allemande, grâce à la finesse de son écriture, décrivant la confusion et la révolte d'une nouvelle génération contre les parents, coupables d'embourgeoisement, en particulier, et contre la société, qui a négligé de préparer un avenir pour la planète, en général. Dans la soirée, Mohammad Rasoulof est arrivé sur la scène de la Coursive et a salué une salle comble qui lui a réservé l'accueil triomphal qu'il méritait, avant



et après la projection de *Les Graines du figuier sauvage* (cf. n° 430). Malgré son titre à la Nuri Bilge Ceylan, il est évident que le film sert une ambition plus politique que poétique, dans l'actualité d'un Iran en proie à de fortes convulsions depuis des mois. Ce contexte, relayé par de nombreuses vidéos ayant circulé sur les réseaux sociaux, rythme une histoire qui va ébranler une famille "bourgeoise" de Téhéran, jusque dans ses fondements. "Femme, Vie, Liberté", ce slogan a fait le tour du monde, accompagné d'images ignominieuses de répression d'un régime de mollahs aux abois. Densité, intensité, puissance : le récit de Rasoulof se déploie avec une dextérité impressionnante au sein de la famille dont le père, fonctionnaire et donc complice d'un système, va se heurter à ses deux filles, sous le regard d'arbitre de la mère.

Le film est exceptionnel, et pas seulement pour son courage, mais aussi pour sa construction, avec une poignée de scènes incroyables, pendant plus de deux heures.

Vendredi 5 juillet

Demeuré inédit en France, *Comment tuer un juge* (*Perché si uccide un magistrato*, 1974) est typique du cinéma italien politique des années 70, et représentatif de la manière de Damiano Damiani, plutôt adepte de l'emporte-pièce, si on le compare au cinéma plus ample et maîtrisé de Francesco Rosi. C'est très efficace en l'occurrence, et pas stupide du tout, dans la complexité des rapports de force en Sicile, où tout le monde s'arrange avec la vérité (et la mafia locale), et surtout avec la morale, pour servir ses propres intérêts. La mise en abyme inaugurale est très astucieuse et entraîne sur des fausses

pistes. La prestation de Francesco Nero est à souligner, mais le magnétisme et la beauté sidérante de Françoise Fabian (le Fema lui rendait hommage cette année, en sa lumineuse présence) donnent au film encore davantage d'impact.

Samedi 6 juillet

Une langue universelle, de Matthew Rankin, est décrit par son réalisateur comme une "hallucination autobiographique" ou encore, comme une comédie de "désorientation." Il se passe des choses surprenantes et absurdes dans ce film qui abonde en références, souvent ardues à déceler de ce côté-ci de l'Atlantique. Des dindes y jouent, entre autres, un rôle non négligeable, l'une d'entre elles voyageant d'ailleurs en autocar, ce qui n'a rien de bizarre, puisqu'elle a payé sa place.

Trois kilomètres jusqu'à la fin du monde, d'Emanuel Parvu, est réalisé dans un style familier aux amateurs du cinéma roumain. Dans l'histoire de ce jeune garçon agressé pour des raisons que l'on comprend vite, mais qui embarrassent d'abord sa famille puis les différents rouages de l'autorité locale (police, chef d'entreprise douteux, église), la défense de la victime devient moins une nécessité que la volonté d'étouffer l'affaire, sans créer de vagues. C'est bien d'un engrenage qu'il s'agit et le classicisme de la réalisation, allié à l'importance accordée aux dialogues, est très habilement maîtrisé par le cinéaste, qui décrit sans fard les valeurs traditionnelles, que l'on pourrait aussi bien qualifier d'archaïques, d'une petite communauté, confite dans ses croyances et incapapa-

ble de tolérance vis-à-vis d'une prétendue "déviance" de l'un de ses jeunes membres.

L'Histoire de Souleymane de Boris Lojkine (cf. n° 430), a parfois des allures de documentaire vibrant, resserré dans le temps et dans la précision des situations de précarité. Impossible de ne pas trembler pour Souleymane, clandestin à Paris, venu de Guinée, livreur qui sillonne à vélo les rues de la capitale, au milieu du chaos de la circulation, parfaitement invisible des citoyens en règle. Le danger est présent partout et la pression insoutenable, avec de prétendus amis qui ne pensent qu'à lui soutirer de l'argent.

Dimanche 7 juillet

Le souvenir de son précédent *Genèse* (2018) laissait attendre beaucoup de *Comme le feu* de Philippe Lesage. Chasse, pêche et discussions : le programme est alléchant, mais le réalisateur étire certaines scènes à l'envi (cent soixante minutes est une durée excessive), tire trop sur les ficelles du symbolisme, néglige un certain nombre de ses personnages et finit par ennuyer avec cet entre-soi épuisant. Et puis, le film manque d'humour, une quasi anomalie dans le cinéma québécois. En revanche, l'interprétation, en tout cas pour les rôles principaux, est impeccable. S'il ne fallait citer qu'un seul acteur, ce serait Arieh Worthalter, presque aussi fascinant que dans *Le Procès Goldman*.

Encore une fois, le festival a fait le bonheur de tous ses participants. En attendant l'année prochaine, qui, assurément, nous comblera de nouveau...